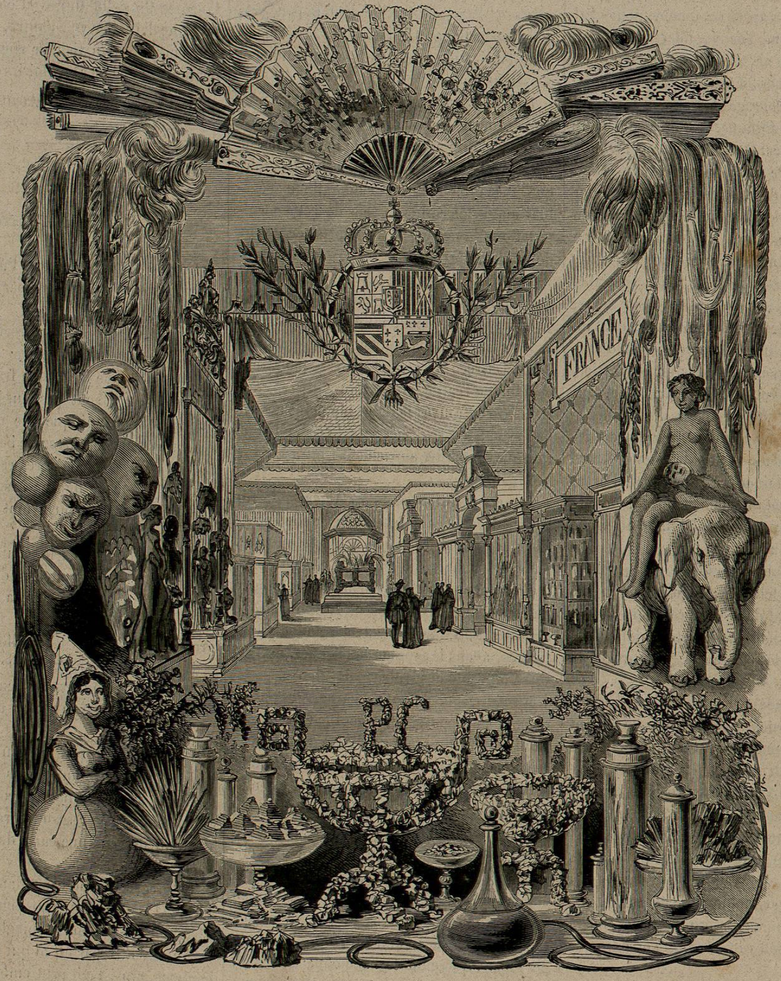
Passons maintenant à droite de la grande galerie des machines. Nous y rencontrons d'abord les vannes et fontaines employées par la ville de Paris pour le service de la distribution des eaux; puis les robinets de M. Herdevin, fondeur en cuivre. Ses appareils confectionnés avec science et dans d'excellentes conditions ont valu à M. Herdevin une médaille d'or.

A côté de lui, nous voyons les imprenables forteresses de M. Fichet, depuis longtemps célèbre dans la science de mettre les valeurs à l'abri des voleurs.

Arrêtons-nous un moment devant l'un de ces forts où M. Fichet a employé toutes les ressources d'une défense savante et qui doit faire échouer complétement l'ennemi ou les ennemis.

Les ennemis! car ils sont deux et le second plus redoutable que le premier, le *Vol* et l'*Incendie*.

M. Fichet pense, avec infiniment de raison, qu'il ne suffit pas de défendre l'or et l'argent renfermés dans les coffres, mais qu'il faut aussi se préoccuper des valeurs-papier, qui sont aujourd'hui si nombreuses et qui se trouvent dans toutes les mains. Un bon coffre-



LA RUE DE FLANDRE. — Dessin de M. Lancelot.

fort doit donc être établi dans des conditions telles que les voleurs et le feu ne puissent rien contre lui.

M. Fichet a réuni ces conditions dans le bel ouvrage que nous avons sous nos yeux.

Il consiste en une armoire en tôle qui renferme une seconde armoire également en tôle. Ces deux armatures très-épaisses sont d'une seule pièce pliée aux quatre angles; de plus, elles sont blindées de bandes en fer aciéré. Cet ensemble défie toute espèce de tentative, d'effraction et surtout de déplacement. La porte est d'un seul morceau, et n'est ni percée, ni affaiblie par la pose de pièces ou de plaques de rapport, qui offrent aux voleurs des points d'attaque faciles à emporter. Quant à la serrure, elle est *incrochetable*, toute tentative pour l'ouvrir la ferme, au contraire, davantage, lorsqu'on ne connaît pas le *mot* de la combinaison qui peut l'ouvrir, et, détail curieux, l'oubli de la clef sur la serrure ne livre pas les sommes déposées dans le coffre, attendu que la porte se referme d'elle-même dès qu'elle n'est pas tenue par la main, et en se refermant, elle brouille la combinaison de lettres qui forment le *secret* pour ouvrir. Comme si ce n'était pas encore assez de précautions, l'intérieur du coffre est garni de matières réfractaires incombustibles, qui le mettent à l'abri de l'incendie.

Voici sur la droite, dans la galerie suivante, les caoutchoucs de M. Guibal. On sait que le caoutchouc se prête à de nombreux usages et nous le voyons affecté à la plupart de ces usages, dans les vitrines de M. Guibal.

Voici sur la gauche diverses statues de fonte, sorties du moule et sans retouches, elles sont exposées par M. Durenne, dont le chef-d'œuvre est une fontaine qui figure à l'entrée même de l'Exposition, devant le pont d'Iéna. Les fontes de M. Durenne, si justement admirées à la dernière exposition de Londres, ont acquis depuis 1862, non pas des qualités nouvelles, mais le perfectionnement de leurs grandes qualités; cette fonte est grasse, douce, fine, plastique, admirable pour la reproduction des œuvres d'art; aussi, M. Durenne a-t-il raison de s'en servir pour éditer les statues, les bustes, les vases, les coupes de nos meilleurs artistes.

Le rival le plus dangereux de M. Durenne, ou, pour mieux dire, son digne émule, le voici: c'est M. Barbezat, ou le successeur de ce grand industriel. M. Barbezat, dont l'usine avait, depuis quelques années, accompli de rapides et nouveaux progrès, n'a pu recevoir la récompense due à ses nombreux travaux.

ALGÉRIE. — LA PANOPLIE. — Dessin de M. Weber.

Il est mort quinze jours avant l'ouverture de cette exposition où six classes différentes recevaient ses produits et dans le jury de laquelle il avait une place bien méritée. Les fontes du Val d'Osne ont obtenu une médaille d'or, et ce n'est pas trop pour cet ensemble si vaste. Ajoutons que M. Barbezat, comme son rival, M. Durenne, a fait dresser à la porte d'Iéna une magnifique fontaine en fer.

A côté des grandes pièces de fer de MM. Durenne et Barbezat, voici les petites pièces et les treillages délicats de l'usine Tronchon dont les siéges sont si connus. Pour ma part, j'aime mieux ses cages et ses corbeilles de salon. Les Parisiennes, en général, ont deux passions charmantes, l'une pour les fleurs, l'autre pour les oiseaux; l'usine Tronchon leur fournit les plus gracieuses cages et les plus jolies corbeilles qu'elles puissent désirer. Les unes et les autres n'ont rien que de simple. Ce sont des treillages légers, peints en blanc et rehaussés de quelques ornements dorés, mais la forme en est élégante, et grâce à ces gentils ouvrages, la Parisienne la plus difficile peut, même devant ses visiteurs et ses visiteuses, rester en tête-à-tête avec ses oiseaux et ses fleurs.

A côté de M. Tronchon, nous rencontrons M. Lerolle, dont les bronzes ont été justement appréciés du jury; on leur a décerné une médaille d'or. Parmi ces bronzes, nous remarquons surtout une pendule et deux candélabres de grandes dimensions, dans le style Louis XIV. Nous ne saurions trop louer cette œuvre de goût. Le bronze employé est d'un vert olive pâle, d'une très-heureuse nuance, il est entièrement travaillé au repoussé et travaillé avec un soin, une perfection vraiment admirables.

Poursuivons notre marche et donnons un coup d'œil à l'exposition de M. Hellé, fournisseur de l'Opéra. C'est M. Hallé qui est chargé de confectionner les accessoires de ce théâtre, accessoires très-brillants, vus à distance et tout simplement en carton.

En face, nous voici devant les merveilles de la soie. Les étoffes de Lyon, Nîmes, Tours, Valence, brillent là de leurs mille couleurs. Pourquoi faut-il que cette magnifique industrie soit menacée aujourd'hui et que l'on ne puisse l'admirer sans trembler pour son sort?

Mais passons, il ne nous appartient pas d'apprécier en ce moment l'état présent et passé de la fabrication des soies en France. Cette appréciation mérite d'être traitée avec développement, elle le sera dans l'un de nos prochains numéros.

Voici, du reste, d'autres merveilles, et celles-ci sont trop prospères pour que nous ayons à trembler pour leur sort. Ce sont les magnifiques produits de la cristallerie de Clichy. On a dû mettre cette fabrique hors concours, attendu qu'elle a épuisé toutes les séries de récompenses aux diverses Expositions passées.

Je suis tout à fait de l'avis de M. Amédée Achard, qui, dans sa revue des cristaux de Baccarat, accorde au cristal blanc une grande supériorité sur le cristal de couleur. Dès que le cristal est coloré, il perd sa qualité principale, cette limpidité brillante qui le fait tant rechercher et qui fascine les regards.

Ce que j'admire donc davantage dans l'exposition de Clichy, ce sont les services de pur cristal; il est cependant, à côté de ces produits, certaines pièces où la couleur se mêle dans de faibles proportions, et que j'aime presque à l'égal des premières. J'ai vu, par exemple, un service à liqueur exécuté pour S. A. le vice-roi d'Égypte. Une bande de cristal vert enlace chaque carafon, chaque verre, et sur cette bande sont gravées les armes du prince : c'est très-joli, presque aussi joli que coûteux. J'aime aussi certains coffrets de cristal taillé dans lesquels paraissent incrustées des émeraudes : c'est gracieux. La cristallerie de Clichy exécute, du reste, avec ses cristaux de couleurs, de vrais tours de force. Ses craquelés sont très-beaux, ses flacons plats très-réussis. Ses imitations de Bohême, achetées par le musée de South-Kensington, sont également très-heureuses.

Maintenant il ne nous reste plus à voir que quelques photographies placardées sur les murs, et parmi lesquelles se font remarquer celles de M. Tespereau, de Bordeaux.

Avant de terminer cette revue, arrêtons-nous devant la vitrine d'éventails de M. Alexandre, digne fournisseur de leurs gracieuses Majestés l'Impératrice des Français et la reine d'Angleterre.

Ces éventails, que l'on peut facilement comparer avec les plus beaux que l'on connaisse du dix-huitième siècle (ils sont dans le Musée rétrospectif à deux pas de là), ces éventails sont décorés avec un goût très-délicat, et présentent en se développant des aquarelles ravissantes.

PAUL BELLET.

VIII

Panoplie de l'Algérie.

La France est très-libérale envers les indigènes de l'Algérie, et l'ordonnateur de l'exposition de notre belle colonie a tenu, pour répondre au sentiment général de générosité qui nous anime tous, à ce que les Arabes et leur civilisation fussent représentés au Champ de Mars, de manière à ce que ceux de leurs chefs appelés à Paris pussent se déclarer satisfaits de notre hospitalité et de la mise en scène de leurs produits. L'intention était excellente, mais la tâche à remplir était difficile, pour ne pas dire impossible, car les envois des musulmans de l'Algérie, à l'exception de tentes qu'on a dû reléguer avec des chameaux et leurs gardiens dans l'angle sud-ouest du Parc, de quelques fioles d'huile et de quelques sacs de laine brute, de blés, d'orges, de maïs, de millets, de fruits secs, inférieurs en qualité aux similaires des colons, étaient nuls ou à peu près, et se prêtaient fort peu à constituer un étalage brillant. Tout au plus, pour suppléer à une infériorité réelle, l'art du décorateur pouvait-il mettre en relief un certain nombre d'étoffes aux couleurs éclatantes, mais peu variées dans leur matière, leur tissage et leurs formes; une série de vêtements de l'âge biblique, caractéristique, chez ceux qui les portent, d'une grande résistance à tout progrès; un assortiment assez mesquin de cruches, de vases en poterie de la même époque que les vêtements; quelques articles en sparterie à l'usage de la vie nomade et de populations très-pauvres; et, pour donner à cet ensemble son véritable cachet, disséminées par-ci, par-là, des peaux de bêtes fauves : lion, panthère, once, hyène, chakal et autres, et encore, pour que ces peaux fussent présentables, fallait-il que la main de l'ouvrier français les eût préparées. Évidemment ce n'était pas avec ces éléments qu'on pouvait composer une exposition digne des destinées qu'on assigne au peuple arabe dans l'avenir de l'Algérie. Alors on a cherché un complément à ce qui manquait, et, comme on n'a trouvé rien de plus en fait de production, on a dû nécessairement se rabattre sur les instruments de destruction; de là la magnifique panoplie qui décore un des principaux compartiments de l'exposition algérienne.

Puisqu'on s'est trouvé dans la nécessité — faute de mieux — de donner une place importante à l'arsenal de guerre des Arabes, parlons-en.

D'abord, disons qu'il y a de tout dans la panoplie algérienne : le *changuermanguer*, arme de jet des Tebous, peuplade de race nègre qui parcourt la partie du Sahara entre le Fezzan, le Wadaï et le Bournou; des lances à harpons, des javelots, des flèches avec leurs arcs, des boucliers, le tout appartenant à l'armement des Touaregs, nation berbère qui s'étend des confins méridionaux de l'Algérie aux rives du Niger; des armes turques, le *yatagan*, des sabres recourbés, entre autres, bien qu'il n'y ait plus de Turcs en Algérie; des épaves de l'armement des anciens réguliers d'Abd-el-Kader, dont les derniers survivants sont à Damas; quelques spécimens de l'armurerie tunisienne et marocaine importés en Algérie avant 1847, pendant les guerres de la conquête. Bref, le trophée représente plutôt l'ensemble des armes de guerre du nord de l'Afrique que la collection des armes de l'Algérie, et il y a une raison majeure pour qu'il en soit ainsi : c'est qu'il n'y a pas d'armuriers indigènes dans toute l'étendue de nos possessions; c'est qu'il n'y en a jamais eu, car on ne peut donner le nom d'armuriers à des ouvriers qui se bornent à monter des pièces tirées d'Europe ou à les réparer tant bien que mal.

Aux armes qui composent la panoplie, on a joint la partie complémentaire de l'équipement de l'Arabe et de son coursier : des selles de cheval et de dromadaire, des brides avec leurs mors et leurs rênes, des *djebiras* ou sacoches à nombreux compartiments, diverses musettes, des bottes molles de cavaliers, des éperons à pointes aiguës, le grand chapeau, *medol*, en palmier nain, du *raia*, et le même chapeau orné — on pourrait dire hérissé — de plumes d'autruche du grand seigneur, *djouad* ou *douadi*, etc., etc.

Tout ce bric-à-brac d'armes, d'objets d'équipement et d'instruments de musique, est appliqué sur un fond de tapis et d'étoffes de laine qui sont l'œuvre des femmes sous la tente.

Mais avant de quitter la panoplie, arrêtons-nous sur deux bustes en plâtre qui représentent l'un un grave magistrat musulman, l'autre un type de guerrier, dus tous deux au burin de M. Fulconis, un ancien Algérien, aujourd'hui sculpteur à Paris.

Ces deux modèles, dressés sur nature, sont d'une frappante vérité, car il nous semble avoir rencontré cent fois ces deux figures dans tous les coins de l'Algérie.

Pour nous, le trophée d'armes qui prend une si grande place dans la soi-disant exposition des indigènes n'est qu'un hors-d'œuvre, un effet de mirage, car, nous l'avons démontré, il ne représente ni l'armement de ceux que nous avons eu trop souvent à combattre comme ennemis ou révoltés, ni une industrie locale qui avait droit à une place dans un concours ouvert aux produits du travail de tous les peuples.

Si le décor de la panoplie plaît à la curiosité de la foule par son caractère étrange, l'attention des visiteurs sérieux est bien plus attirée par les matières premières des étagères, des vitrines et des châssis qui garnissent cette division de l'exposition algérienne.

Là sont : des masses de coton représentant presque toutes les variétés qu'on trouve dans le commerce, mais principalement les *Sea-Island* ou Géorgie longue soie; de grandes quantités de laines en toisons et en suin, ou lavées et peignées, parmi lesquelles on distingue deux types principaux : les laines dites de carde et les laines dites de peigne; des fils, des tissus, de la bonneterie, des draps, des châles, quelques articles de fantaisie; enfin des cuirs préparés les uns par les indigènes, les autres par les tanneurs français établis dans la colonie.

Déjà, dans un précédent article (n° 12, pages 182 à 186), nous avons eu à nous occuper de ces matières premières et nous ne pouvons y revenir, mais nous avons ici à présenter au lecteur quelques observations qui ne sont pas des hors d'œuvre.

Les colons algériens n'exposent que les matières premières entrant dans la fabrication des vêtements : coton courte soie, coton longue soie, lin, chanvre, laine, soie; les tissus ouvrés avec ces matières, et qui remplissent les vitrines en avant et au-dessous de la panoplie, sont le travail des manufacturiers de Mulhouse, de Logelbach, de Tarare, de Rouen, de Flers, de Troyes, d'Arcis, de Bury, de Lille, de Cambrai, de Dunkerque, d'Elbeuf, d'Amiens, de Rethel, de Lyon, etc. Ces tissus démontrent que les produits algériens, notamment les cotons longue soie, les laines et les soies, supportent la concurrence avec les similaires les plus renommés des autres pays de production, quoique l'agriculture coloniale n'ait pas la prétention d'avoir encore atteint les derniers degrés du perfectionnement.

On le voit : l'Algérie pratique le principe fécond de la division du travail. Les colons produisent les matières premières, et la main-d'œuvre française les transforme en articles de commerce. Ainsi s'établit entre la colonie et la métropole un lien indissoluble plus puissant que les affirmations trop souvent éphémères de la loi écrite.

Le compartiment de l'exposition algérienne réservé aux fils et tissus de coton, lin, chanvre, soie, laine, a le privilége de provoquer l'attention des dames. C'est qu'en effet il y a de très-beaux fils et de très-beaux tissus dans les vitrines.

Dr A. WARNIER.

IX

Le Jardin central.

DU PAVILLON DES MONNAIES AU GRAND VESTIBULE.

Nous avons fait récemment la description du Jardin central, pour n'y plus revenir; mais nous avions promis de parler de la population de statues qui s'y presse. Le dessin qui représente l'entrée du grand vestibule par le jardin nous en donne l'occasion.

Mettons-nous dans la perspective du dessin de M. Weber. Vous voyez d'abord sous vos yeux l'*Abel mourant*, de M. Feugère des Forts, statue en marbre, d'un caractère plutôt charmant que beau, médaillée au Salon de 1866. Le groupe, aussi en marbre, d'*Ugolin et ses enfants*, vient ensuite.

Je n'aurai pas la naïveté de vous rappeler les vers du Dante à propos de l'œuvre de M. Carpeaux. La composition de ce groupe a été envoyée de Rome par l'auteur, la dernière année de son pensionnat à l'Académie de France; et je ne suis pas bien sûr que M. Carpeaux comprît alors la poésie du Dante aussi bien qu'il la comprendrait aujourd'hui. C'est, toutefois, une œuvre de mérite. Mais M. Carpeaux a fait mieux depuis.

Les deux marbres dont nous venons de parler occupent l'allée médiane. A cette latitude, on trouve à gauche sur les bords un *Colbert*, dont le mieux est de ne vous rien dire, et le *Semeur d'ivraie*, un bronze philosophique de M. Valette, bien réussi et saisissable, ce qui est beaucoup avec un pareil sujet.

A droite est le *Corybante*, bronze de M. Cugnot; encore un envoi de Rome, dont l'auteur a tenu ce qu'il avait promis.

Reprenons l'allée médiane, et arrêtons-nous devant *le Taureau*, de M. Vidal, en négligeant de parler d'un groupe en marbre de M. Étex, qui ne vaut pas dans son allure trop roide le tableau de Géricault.

M. Vidal est un sculpteur aveugle âgé de trente-cinq ans; il a perdu la vue à vingt ans, et depuis lors, il ne fait que se souvenir de ce qu'il a vu; et ses doigts sont devenus les interprètes intelligents et infaillibles de ses impressions et de ses pensées.

La nature est infinie dans ses mystères, et l'homme est impondérable dans la puissance de ses facultés. Comment expliquer que le sens du toucher puisse remplacer avec cette perfection le sens de la vue? J'ai vu à Anvers un peintre qui peignait avec ses pieds de très-remarquables copies de la *Descente de Croix* de Rubens. Cela s'explique; il n'y a là qu'un membre remplaçant un autre membre; mais non pas un sens en remplaçant un autre.

Jadis un sculpteur romain, étant devenu aveugle, fit des copies parfaites de ses anciennes œuvres, et on le représenta ayant des yeux au bout de ses doigts. Cela s'explique encore : la main obéissante ne faisait que continuer presque mécaniquement des lignes déjà suivies.

Mais ici, dans M. Vidal, le miracle est complet. Les doigts n'ont pas seulement des yeux, ils ont la pensée. L'aveugle ne saisit pas seulement les proportions d'un objet, avec ses détails et son ensemble, il en rend la physionomie. Les doigts ont la mémoire inspirée des choses autrefois embrassées par un regard distrait.

Ce *Taureau* dont je vous parle, il a l'air de penser lui-même — et par conséquent de souffrir. Si ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est tout au moins un phénomène.

Nous en dirons autant de son *Cerf blessé*, qui se trouve à l'autre extrémité du Jardin. C'est un bronze qu'on dirait palpitant, tant il y a de douleur et d'angoisse dans l'expression de la pauvre bête mourante.

On dira en admirant le *Cerf* et le *Taureau*, le *Cerf* surtout : « Comme on voit bien que l'auteur de ces chefs-d'œuvre porte la mélancolie de son infirmité ! » Eh bien, la vraisemblance d'un tel diagnostic ne fait pas qu'il soit vrai. M. Vidal est, me dit-on, un jeune homme, pâle et blond, c'est vrai, mais aux traits singulièrement vifs, et qui va devant lui, tout allègre, la canne à la main, comme s'il espérait qu'il va rattraper sa vue.

J'ai toujours remarqué que les aveugles étaient plutôt gais que tristes, mais qu'il était rare qu'un sourd ne fût pas hypocondriaque. Expliquez-moi aussi ce phénomène, en disant qu'un aveugle vit encore au milieu des hommes, tandis qu'un sourd en est irrévocablement séparé.

Il y a un philosophe qui disait : « On trouve des raisons à tout; mais les raisons qu'on est obligé de chercher sont toujours mauvaises. »

Continuons notre revue, après cette digression. A la latitude du *Taureau* et des *Naufragés*, on trouve sur les côtés, — à gauche le *Saint Jean précurseur*, bronze de M. Dubois plein d'inspiration, médaillé à un précédent salon, et appartenant au musée du Luxembourg; l'*Agrippine*, marbre de M. Maillet, également au musée; *Être et paraître*, composition ingénieuse de M. Leharivel-Durocher, toujours au Musée du Luxembourg; — à droite, l'*Ariane*, marbre excellent de M. Millet et le *Virgile* que nous avons reproduit et dont nous aurions encore du bien à dire après M. Octave Lacroix.

Entre les œuvres que nous venons de désigner se trouve *Joséphine*, une assez belle statue en marbre de Vital-Dubray.

Voulez-vous, puisque nous y sommes, que nous nous retournions vers l'autre côté du